

Fiction

Numéro 99, été 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19097ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2005). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche*, (99), 10–33.



Pierre Yergeau
LES AMOURS PERDUES
 L'instant même, Québec,
 2004, 95 p. ; 14,95 \$

On croit, sous prétexte qu'on a lu les bouquins précédents, avoir apprivoisé quelque peu cette éblouissante écriture. Erreur. Elle secoue toujours autant. Elle émerveille par son intensité, ses rythmes ternaires, ses québécismes qui côtoient les raffinements presque surannés. La phrase de Pierre Yergeau fait penser aux envolées de ses trapézistes : cela monte, virevolte, inquiète, puis atterrit avec l'élégance des « sorties » qui séduisent les juges et laisse le public reprendre souffle.

Le Grand Cirque d'Hiver ramène ses personnages déjà familiers, en les invitant à en dire plus long encore sur le sens de ce qu'il faut bien appeler leur mission. Vocabulaire démesuré pour un cirque ambulante, mais dont Pierre Yergeau place le contenu et l'ambition à portée de main de Georges, de Jérémie, de Tony... Dès que Georges expérimente dans les bras de son père la joie et la peur de la haute voltige, il se sait appelé au dépassement, à l'enfantement d'un autre lui-même. « Tu n'es rien tant que tu n'es pas quelqu'un d'autre ! » Et quand le jeune Georges, ignorant les mises en garde, « saute sur l'autre rive », il ne fait que bondir au-devant de sa nouvelle identité : « [...] la curiosité est l'espoir de ce qui nous vient d'ailleurs ». Et l'acrobate, qui se dépense en prouesses périlleuses, répand sa propre curiosité en plus de se situer « à la source des désirs ». Pédagogie exigeante et un

peu cruelle : « On est pas là pour être serviable, dira Myrtille. On est là pour leur montrer tout ce qu'ils ont pas ».

Ce monde et ses habitants basculent dans le passé, mais pas dans l'oubli. On conservera, par exemple, le souvenir ému d'une femme qui, de lourde et laide qu'elle est dans la lumière cruelle du jour, devient élégante, souple et attirante quand elle assume dans l'eau l'identité et les rêves d'une sirène. On retiendra aussi le rude conseil de Georges à son jeune frère Jérémie : « Tu es seul contre le monde. / Et pourquoi ? / Ce sont les règles, petit frère. Qu'est-ce que tu attends ? »

Laurent Laplante

José Saramago
L'AUTRE COMME MOI
 Trad. du portugais
 par Geneviève Leibrich
 Seuil, Paris, 2005,
 283 p. ; 34,95 \$

Dans ce roman singulier où le Sens commun est un personnage à part entière, José Saramago, virtuose de la digression, nous raconte les tribulations insolites de Tertuliano Máximo Afonso, professeur d'histoire méticuleux, susceptible et dépressif dont l'existence était jusque-là sans histoire. Misanthrope à l'esprit débridé, solitaire et un tantinet parano, Tertuliano verra sa vie bouleversée lorsqu'il découvrira son sosie – au grain de beauté et à la cicatrice près ! – dans un film de second ordre. Dure épreuve pour qui se veut unique ! Afin de découvrir qui se cache derrière son double, le professeur usera de quelques stratagèmes plus ou moins vertueux.



mago interpelle son lecteur, le prend à témoin de la complexité du langage, du dur labeur d'aimer, du caractère insolite de la vie en général et de celle de son personnage en particulier. Il ironise, il extrapole et, histoire d'étirer le suspens, il perturbe à dessein sa narration en y introduisant de longs commentaires, de savantes digressions qui cassent à tout moment l'unité du récit, tout comme la cruelle apparition du double viendra fissurer la personnalité des sosies. « Tertuliano Máximo Afonso se laissa choir dans le canapé et non sur la chaise où l'espace n'eût pas suffi à abriter l'effondrement physique et moral de sa personne, et là, se prenant la tête à deux mains, épuisé nerveusement, l'estomac noué, il essaya de mettre un peu d'ordre dans ses pensées, de les extraire du chaos d'émotions accumulées depuis le moment où sa mémoire, veillant sans qu'il le soupçonne derrière le rideau fermé de ses yeux, l'avait fait se réveiller en sursaut de son premier et unique sommeil. »

Encore un roman hors du commun pour un auteur inimitable !

Sylvie Trottier

Félix-Antoine Savard
MENAUD MAÎTRE-DRAVEUR
 Presses de l'Université
 de Montréal, Montréal,
 2004, 783 p. ; 80 \$

Déjà rompu aux exigences du genre par ses minutieux travaux sur l'œuvre de Germaine Guèvremont, Yvan G. Lepage nous offre aujourd'hui l'édition critique d'une pièce canonique de la littérature québécoise, *Menaud maître-draveur* (1937). Comme il se devait, le texte de base adopté est la dernière version revue par l'auteur : il s'agit en l'occurrence, non pas de la « nouvelle édition » de 1964, qui a

Le thème du double est ici magnifiquement traité : qui suis-je si cet Autre est moi ? Lequel des deux est l'original ? Lequel est la copie ? Question déroutante mais fondamentale que Tertuliano est bien résolu à élucider. C'est la conscience de soi, l'identité même du personnage qui se trouve remise en question. Particulièrement en verve pour ses 83 ans, José Sara-

été « plusieurs fois repris[e] », notamment dans la collection « Bibliothèque québécoise », mais de celle qui avait été « préparée à l'occasion de l'Exposition universelle de 1967 ». Dite « de luxe », cette dernière, avec sa « centaine de corrections et de modifications » ultimes, est demeurée largement inconnue du grand public.

En tout, il existe de ce roman « pas moins de douze états [...] sans compter les notes préparatoires et les fragments », dit Yvan G. Lepage, ajoutant que « [p]eu d'œuvres ont une histoire génétique et textologique aussi riche et aussi complexe que *Menaud maître-draveur* ». Si la diégèse (l'anecdote du récit) est demeurée intacte durant ce parcours scriptural exceptionnel, la langue et le style ont pour leur part connu de profondes révisions : c'est le mérite de l'éditeur critique de nous en dévoiler la nature et la portée par un vaste et méticuleux système de notes infrapaginales accompagnant les cinq « états irréductibles » ici restitués. Le lecteur pourra mettre par exemple en regard « l'exubérance baroque » de la « flamboyante » édition princeps et « l'excessive sobriété », voire la « sécheresse » de la version « édulcorée » de 1944, que Félix-Antoine Savard avait alors « témérairement » présentée comme « définitive ». En somme, il n'y a sans doute pas une seule ligne du texte original qui n'ait subi quelque changement, depuis les signes de ponctuation ou les espacements jusqu'à la suppression ou l'ajout de pages entières visant « l'équilibre » recherché. C'est pourquoi, d'ailleurs, il apparaît pour le moins réducteur de dire que *Menaud maître-draveur* est une (simple) « transposition originale de *Maria Chapdelaine* ». Et l'éditeur le sait bien qui sou-

ligne lui-même la « langue somptueuse et rutilante » de cette « œuvre envoûtante » et qui note « l'exceptionnelle qualité de [l']écriture », « la rutilance de [la] langue » et « la puissance [du] lyrisme » que les lecteurs ont admirées.

Un glossaire de 457 entrées (des archaïsmes et des régionalismes lexicaux) et une bibliographie qui ignore peu de références importantes complètent un tableau dans l'ensemble éblouissant.

Jean-Guy Hudon

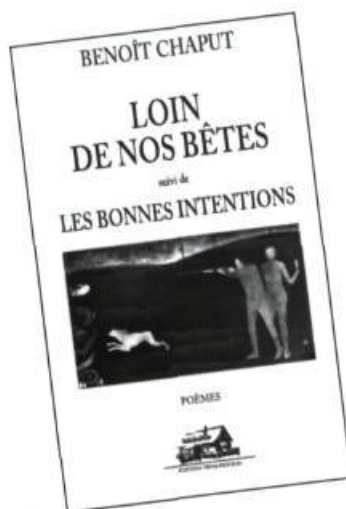
Benoît Chaput
LOIN DE NOS BÊTES
suivi de **LES BONNES INTENTIONS**
Trois-Pistoles,
Trois-Pistoles, 2005,
60 p. ; 14,95 \$

Nadia Moss
MR NON PIGEON
L'Oie de Cravan, Montréal,
2005, 60 p. ; 16,75 \$

Jeff Ladouceur
SCHMO
L'Oie de Cravan, Montréal,
2005, 76 p. ; 18,75 \$

C'est au grand plaisir des lecteurs de poésie que les éditions Trois-Pistoles ont réédité les premiers recueils de Benoît Chaput. Ce dernier, animateur de la petite maison L'Oie de Cravan depuis une douzaine d'années, demeure sous-estimé comme poète, et ceux qui l'ont découvert avec *Le démon familier* en 2001 auront avantage à remonter vers ces plaquettes de 1992 et 1998 désormais réunies en un volume.

Sur le ton d'un enfant tour à tour charmé puis déçu, Benoît Chaput s'attache à une parole naïve, imprégnée cependant par une révolte de fond. À partir de réalités simples et dans un vocabulaire très sobre, il parvient à ébranler un peu



notre vision du monde, à faire surgir de nouvelles interrogations. « Un arbre s'élève / lentement il est redoutable / ses racines sur mes mains / amènent la peau à s'éclaircir / et le regard que j'ai / rougit de ma compréhension / soudaine. »

Pensif au sein d'un bestiaire d'animaux domestiques ou sauvages, le poète aimerait parfois « être un chat / et ne plus jamais / ne plus jamais penser ». Mais il a quitté l'Éden, et s'il retient sa colère devant un monde laid et menaçant, c'est en approfondissant les variantes du réel qu'il atteindra à nouveau une relative propreté d'âme. Plus que de nombreux poètes urbains, ce campagnard du verbe sait admirablement scruter ce qui nous sépare et ce qui nous unit, le difficile amalgame du personnel et du social, et ce, toujours selon une impulsion qui se méfie de l'analyse. « Je tends des pièges à mon intelligence. Je traque la piste des bêtes de l'invisible. » En vers (*Loin de nos bêtes*) ou en prose (*Les bonnes intentions*), Benoît Chaput nous fait vivement souhaiter un nouveau recueil.

Quant aux deux plus récentes productions de L'Oie de Cravan, elles sont exemplaires de l'approche hybride favorisée par le poète-éditeur. Ni poésie, ni bande dessinée, *Mr Non*

Pigeon de Nadia Moss et *Schmo* de Jeff Ladouceur méritent un rayon à part dans les librairies. Si les mots demeurent assez accessoires chez ces « poètes ymagiers », ceux-ci rejoignent pourtant tout à fait l'esprit des poèmes de Benoît Chaput. Alors que le trait de Nadia Moss peut se faire beaucoup plus sombre et inquiétant que celui de Jeff Ladouceur, ce dernier sollicite les rondeurs grotesques pour nous prouver la folie de notre normalité. Il n'y a qu'à souhaiter à ces deux artistes de rejoindre un public aussi « indisciplinaire » qu'eux.

Thierry Bissonnette

Laurent Laplante
JE N'ENTENDS PLUS QUE TON SILENCE
JCL, Chicoutimi, 2005,
168 p. ; 17,95 \$

« Combien de temps avant que frappe la fin annoncée ? Après une réponse évasive qui se voulait sans doute compatissante [...] le médecin a laissé tomber : 'Sûrement moins d'un an. Pensez en termes de mois'. À son ton, le nombre de mois n'épuisera pas une main ». Le décor est ainsi campé dès la deuxième page, avec son constat froid comme l'acier. Julie va mourir. Julie, c'est une femme aimée de son mari. Mais une femme qui n'est plus vraiment là depuis qu'un accident de la route l'a plongée dans un coma irréversible. À ses côtés, le ténébreux Jean-Philippe, qui guette le plus infime signe de retour à la vie de sa compagne, mais qui est fermement opposé au meurtre par compassion. Car c'est de cela qu'il s'agit, Jean-Philippe s'en souvient en se remémorant les discussions qu'il a eues avec Julie, naguère si pleine de vie : elle lui avait fait pro-



mettre de ne pas la laisser dans un état végétatif, de mettre fin à ses jours plutôt que de l'abandonner à une dépendance qu'elle jugeait dégradante. Mais quelle valeur a donc aujourd'hui ce serment tout spéculatif fait à l'heure des rires et de la vie commune ? Le suicide – ou le meurtre – assisté (la terminologie elle-même est hésitante), comme ultime gage d'un amour absolu ? C'est là l'insoutenable dilemme auquel est confronté Jean-Philippe, obsédé de n'entendre plus que son silence.

Laurent Laplante, dans un style d'une élégante sobriété et d'une éminente sensibilité, tout à la fois lucide et poétique, nous fait le récit d'un amour hors du commun, un amour de trente ans, qui lie encore et plus que jamais Jean-Philippe à Julie, malgré l'imminence et l'inexorabilité de l'issue. Les jours s'égrènent qui semblent donc nous mener irrémédiablement vers une fin annoncée. « Le lundi 12 février 2001. Julie est là. J'écris à trois pas d'elle. Comme si cela allait de soi, comme s'il y avait là-dedans la moindre rationalité, je nous soumetts tous deux à l'horaire qui était autrefois le nôtre. » Du mardi 23 janvier au samedi 17 février 2001 : vingt-cinq jours d'un journal dans lequel Jean-Philippe consigne des souvenirs, ses errances et les affres de son impitoyable alternative.

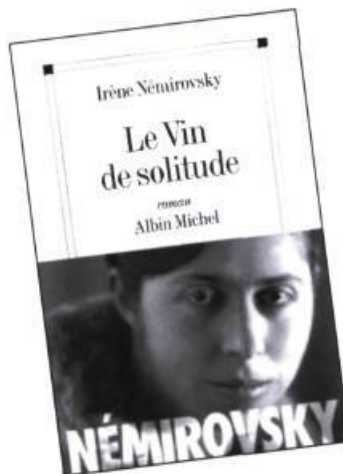
Signalons enfin aux nombreux inconditionnels de la plume de Laurent Laplante qu'il a déjà publié en 2004 aux éditions JCL un roman, policier intitulé *Les mortes du Blavet*.

Armelle Datin

Irène Némirovsky
LE VIN DE SOLITUDE
Albin Michel, Paris, 2005,
336 p. ; 32,95 \$

L'auteure de *Suite française* (décédée dans un camp de concentration en 1942, Prix Goncourt 2004) nous plonge dans une Russie étouffante, aux dernières heures de l'époque des tsars. Entre une mère égoïste qui refuse de vieillir et entretient un jeune amant à demeure, et un père qui préfère fermer les yeux et se réfugier dans le jeu, Hélène ne connaît d'autre affection que celle de Mademoiselle Rose, sa vieille gouvernante française. Lucide et intelligente, la petite fille, qui déteste sa mère, prend son père en pitié. Dans le contexte de la révolution russe, son monde intime s'écroule lorsque sa mère décide de la punir en renvoyant la gouvernante, qui ne résiste pas au choc émotif provoqué par cet injuste arrêt. Le malheur collectif, traité en arrière-plan du chapitre où Hélène et sa gouvernante errent dans une ville mise à sac, ne fait pas le poids devant ce malheur individuel, qui laisse la jeune fille sans affection.

La famille sera par la suite ballottée d'un endroit à l'autre avant de trouver enfin refuge en France. Adolescente farouche puis jeune fille séductrice, Hélène attend le moment où, devenue à son tour une belle femme, elle pourra se venger de sa mère. Le jour où l'amant de cette dernière la supplie de l'épouser, elle renonce pourtant à son projet, réalisant qu'elle courrait ainsi à son malheur et qu'elle n'est pas meilleure que ceux qu'elle cherche à faire souffrir.



Raconté par un narrateur qui épouse au plus près le point de vue de la jeune fille, ce roman jette une lumière sans pitié sur un monde désœuvré, pourri par l'argent trop facilement gagné, où les personnages n'ont d'autre repère que les apparences. Savourant l'amertume de ce vin triste, enivrée par le sentiment de puissance que la

faiblesse des adultes lui fait éprouver, la jeune fille se forge néanmoins dans cette famille dysfonctionnelle un tempérament fort, sa seule richesse à la fin du récit, qui s'achève sur une promesse de liberté.

Ce roman m'a fait irrésistiblement penser à *Enfance* de Nathalie Sarraute, mais aussi à *Ce que savait Maisie* d'Henry James, parce qu'il s'efforce de montrer une réalité somme toute banale, l'absence d'amour dans un couple, telle qu'un enfant dont on ignore le point de vue peut la ressentir.

Hélène Gaudreau

Gervais Pomerleau
7 BICYCLETTES
Humanitas, Longueuil,
2004, 222 p. ; 22,95 \$

Robert Dickson est un dur de dur. Après vingt-neuf ans de service militaire, il est aujourd'hui mercenaire. Lui-même insaisissable, il prend la vie des autres sans état d'âme, mais pour un motif : l'argent. Or voilà qu'un jour, il tue sur un simple coup de tête, « sans raison véritable ». Lire : sans raison pécuniaire. Car la victime, un jeune gosse de riche arrogant, avec son vélo de trois mille cinq cents dollars, a réveillé chez Robert Dickson des émotions que celui-ci croyait enfouies depuis longtemps.

L'enquête sera menée par Paul Benedict, de la Gendarmerie royale du Canada, accompagné de la journaliste Gwen Kelly, qui est par ailleurs harcelée jour et nuit par un groupe dont on n'arrive à découvrir ni l'identité ni les motifs.

L'histoire de ce « premier roman véritablement policier » de Gervais Pomerleau, sans être palpitante, se laisse lire. Surtout dans la première moitié, où la dure figure de

Robert Dickson semble vouloir nous mener quelque part. Mais assez rapidement, on tombe dans un anticlimax qui traîne et déçoit, et ce ne sont pas les trois autres principaux personnages – le lieutenant Paul Benedict, sa femme Gail et la journaliste Gwen Kelly – qui apporteront la profondeur ni l'originalité nécessaires pour maintenir l'intérêt. D'autant plus que l'auteur fait montre d'un style étonnamment maladroit par endroits, caractérisé notamment par la redondance, par des dialogues souvent oiseux et même par l'ignorance du sens de certains mots.

Malgré tout, les amateurs de polar curieux de lire une histoire qui a pour cadre l'Île-du-Prince-Édouard, ou qui recherchent simplement des héros gentils et sympathiques, trouveront sans doute leur compte dans le roman de Gervais Pomerleau.

François Lavallée

Bernard du Boucheron
COURT SERPENT
Gallimard, Paris, 2004,
133 p. ; 24,50 \$

On a peine à croire, en déglutissant une écriture aussi juste, qu'il s'agit d'un premier roman. Le récit aussi dépasse largement ce qu'on pourrait attendre d'un premier tour de piste. Savourons la première et étonnons-nous du second.

À une époque que l'auteur laisse hors du temps et du doute, mais où la foi ne se discute pas, mandat est donné à un docile abbé de se rendre au nord le plus nordique pour rétablir le lien entre de lointains fidèles et la hiérarchie cléricale. Rien de plus, rien de moins. Défi de taille pourtant, car nul ne sait comment les décennies



ont refaçonné les antiques paroisses. Il faudra naviguer vers un froid toujours plus intense, subir l'emprisonnement dans les glaces, affronter la faim, le dénuement, l'hostilité des hommes et de la nature. À l'abbé de se débrouiller, car il n'incombe évidemment pas à un évêque de se préoccuper des « détails ». Ordonner suffit quand on contrôle les âmes.

Le compte rendu du voyage est un enchaînement d'horreurs. Survivre épuise toutes les énergies, coûte la vie à bon nombre de marins, confronte chacun à des tentations inédites, dont le cannibalisme n'est peut-être pas la pire. Pendant longtemps, l'abbé parviendra à tenir son livre de bord sur le ton qui convient aux missives destinées à l'appareil ecclésiastique. La phrase se déroule avec déférence, les euphémismes gardent l'équilibre entre ce qu'exige la vérité et ce qu'autorise la décence. L'évêque, s'il le veut, saura à quoi s'en tenir sans jamais avoir à subir l'impolitesse de termes grossiers. L'auteur relève ce défi et crée imperceptiblement le décalage entre les difficultés surmontées et les fleurs littéraires. Pour être longtemps décrit en termes respectueux et élégants, l'enlèvement dans l'horrible et le scandaleux n'en est que plus prenant. Quand il s'avère que



l'abbé devient de plus en plus semblable aux fidèles dégénérés auxquels il devait rappeler les exigences de l'Église, il ne reste plus grand-chose du mandat initial. Cela, poliment, n'est pas dit, mais sous-entendu.

Écriture magnifique. Gestion parfaitement maîtrisée d'une descente sinon aux enfers, du moins aux bas-fonds de l'humain.

Laurent Laplante

Patrick Poivre d'Arvor
LA MORT DE DON JUAN
Albin Michel, Paris, 2004,
219 p. ; 24,95 \$

Atteint d'un cancer du cerveau qui lui cause d'atroces douleurs, le comédien cinquagénaire Victor Parker repense à l'orientation qu'il aura donnée à sa vie : « [...] au fil du temps, j'essayais, par-delà les années, d'approcher au plus près la vie de mon modèle, de calquer mes actes sur les siens ». Son modèle ? Nul autre que Lord Byron, le célèbre poète anglais qui s'est raconté sous le masque du héros de son *Don Juan*, à peine deux ans avant sa mort prématurée, il y a de cela plus d'un siècle. Parker raconte donc ce qui a fait l'essence de sa vie donjuanesque : « À force de traquer

l'ivresse de vivre et l'oubli du malheur, je tombai à nouveau amoureux de l'amour, comme je le fus toute ma vie à l'idée du bonheur, plus que du bonheur lui-même ». Des observations empreintes de cynisme sur le métier de comédien, sur les femmes et autres objets de plaisir jalonnent le récit du séducteur. Entre deux crises, Parker continue sa course, jusqu'à ce que d'insupportables névralgies cérébrales l'obligent à s'enfermer. L'imagination suppléera.

Commence alors la douloureuse marche vers la mort, deuxième partie du roman. Obnubilé, tant par son horrible cancer qui le met dans un état second, que par le fantôme de Byron, Parker en arrive à confondre sa propre histoire avec celle de son modèle. Où est la vérité ? Où est le phantasme ? Jeu de miroirs auquel s'ajoute celui qu'engendre la projection de l'auteur, Patrick Poivre d'Arvor, dans son personnage narrateur, Victor Parker. Les deux ont pleuré amèrement le suicide d'une fille, Solenne dans le cas de l'auteur, et Sunshine dans celui de Parker. L'auteur et journaliste Poivre d'Arvor a aussi participé à des tournages comme comédien. Qui s'intéresse à la vie privée des personnages publics trouverait sans doute d'autres points communs, mais là n'est pas l'intérêt principal du roman. Il réside dans le jeu de superpositions, l'étrangeté, voire le fantastique que produit l'état du personnage, narrateur de sa propre histoire et comédien de surcroît. Sans compter l'attrait du style de l'écrivain : concis et rythmé. Des phrases courtes et imagées, des fondus enchaînés entre certains chapitres, à l'exemple du récit où se chevauchent les vies du narrateur, de Byron, de Don Juan, de l'auteur même, accrochent le lecteur dès la première page.

Pierrette Boivin

Miguel Martinez
FIDEL DOIT MOURIR
 Les Intouchables,
 Montréal, 2004,
 309 p. ; 24,95 \$

Miguel Martinez, pseudonyme de l'auteur du roman *Fidel doit mourir*, exprime en introduction sa crainte de « devenir le Salman Rushdie » de Cuba. Ce roman est en effet une dénonciation du régime castriste. Rien pourtant que l'on ne sache déjà de la situation de Cuba – à quelques scandales près.

Le protagoniste de *Fidel doit mourir*, Emilio, adhère au Parti socialiste afin de régler le problème à la source : mettre fin aux jours de Fidel Castro. Après la fuite de son meilleur ami en chambre à air par le détroit de Floride, après l'emprisonnement de sa sœur Eliset qui se prostitue pour sa survie, après le constat des débordements du régime, Emilio se fait lui-même libérateur d'une île réduite à l'abus de pouvoir du « traître ».

Il s'agit à mon sens plus d'un livre-témoignage que d'une œuvre littéraire. Quelques figures mythologiques ici et là, dont surtout la figure divine d'Osvaldo – le père d'adoption d'Emilio – et le fils libérateur du diable Fidel, Emilio lui-même, le « Messie » qui a pour mission de libérer Cuba de son bourreau. Les dichotomies bien/mal, beau/laid, ange/démon, prison/liberté omniprésentes donnent un ton agaçant et naïf au récit, mais demeurent, somme toute, cohérentes.

Il reste que *Fidel doit mourir* est une œuvre essentielle, honnête envers Castro ; même si l'auteur dénonce la

corruption et les abus du dictateur, il témoigne également de ses idéaux initiaux, de ses qualités d'orateur charismatique, et cela, tout en évoquant sa dérive et les désirs nouveaux des Cubains.

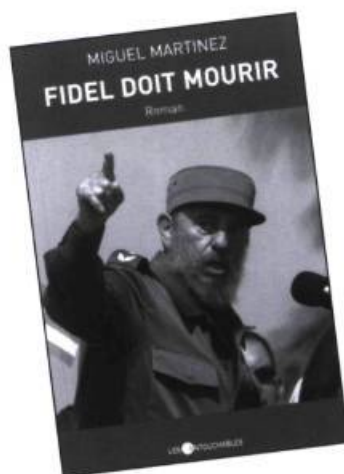
Le propos de Miguel Martinez est semblable à celui des films *Guantanamo*, *Fraises et chocolat* et *Liste d'attente*, plus forts cependant sur le plan poétique. Mais *Fidel doit mourir* est un incontournable si on s'intéresse à la situation de ce pays en bouillonnement social et politique.

Chantal Sauvageau

Sándor Márai
MÉMOIRES DE HONGRIE
 Trad. du hongrois par Georges Kassai et Zéno Bianu
 Albin Michel, Paris, 2004,
 425 p. ; 41,95 \$

UN CHIEN DE CARACTÈRE
 Trad. du hongrois par Georges Kassai et Zéno Bianu
 Albin Michel, Paris, 2003,
 213 p. ; 29,95 \$

Écrivain bourgeois, intellectuel, voyageur, chroniqueur à la *Frankfurter Zeitung*, Sándor Márai (1900-1989) compte parmi les voix majeures de la littérature hongroise. Les éditions Albin Michel continuent de le révéler au lectorat francophone en faisant paraître deux de ses œuvres inédites en français. Dans *Mémoires de Hongrie*, rédigé en 1972, l'auteur évoque la vie quotidienne à Budapest entre la défaite des nazis et son exil en 1948. Ces tristes années



d'après-guerre ont été assombries par la soviétisation de la Hongrie. Datant de l'entre-deux-guerres, *Un chien de caractère* est, de l'aveu de Márai, un « petit livre humoristique » écrit « au faite de [sa] jeunesse insouciant ». Il a pour protagoniste Tchoutora, un chien hirsute et insoumis que Monsieur offre à Madame la nuit de Noël 1928, afin d'égayer une existence aigrie par la crise économique. L'intérêt de la narration ne se limite pas au récit des méchancetés du héros quadrupède : l'écrivain esquisse un tableau des mœurs budapestoises à partir du quartier de Krisztina qu'il a lui-même longtemps habité.

Les lecteurs qui ont aimé *Les braises* et *L'héritage d'Esther* retrouveront avec bonheur dans *Mémoires de Hongrie* le ton unique de Sándor Márai, composé de sensibilité, de tension dramatique et de nostalgie, de même que ses thèmes-clés, tels l'élu-cidation du passé, le face-à-face ou l'ambiguïté des êtres. Les plus belles pages du livre portent sur les efforts de l'auteur pour saisir l'*homo sovieticus* lors du siège de l'Armée rouge, sur le désolant spectacle offert par Budapest en ruines et sur le souvenir d'écrivains hongrois, de Gyula Krúdy (1878-1933) à Dezső Kosztolányi (1885-1936). Le livre s'achève quand

l'auteur se résigne à quitter un pays où il n'est même plus permis de se taire librement. Moins percutant, *Un chien de caractère* se donne à lire pour ce qu'il est : un roman léger qui prend l'allure d'un conte moral. Comme Joseph Roth, Arthur Schnitzler et Stefan Zweig, Sándor Márai demeure le perspicace mémorialiste d'une aristocratie de l'intelligence balayée avec les dernières cendres de l'empire d'Autriche-Hongrie.

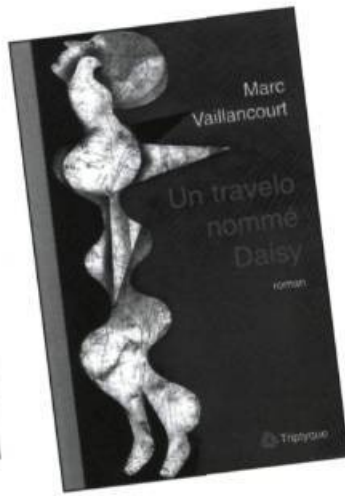
Patrick Bergeron

Gérard Delteil
 2011
 L'Archipel, Paris, 2005,
 403 p. ; 33,95 \$

2011 ou chronique d'une crue annoncée ?

Paris sous la flotte ! Le zouave du Pont de l'Alma a les pieds dans l'eau et rien n'indique que la pluie cessera : le ciel est bas, il fait sombre, les coupures d'électricité sont de plus en plus nombreuses ; les autorités sont en état d'alerte.

Pendant les catastrophes, c'est connu, les autoritaires redoublent d'ardeur, les petits comme les grands escrocs escroquent, les intrépides héros deviennent plus téméraires, les maris et les femmes fidèles font des incartades, les fanatiques passent à l'acte et des vocations naissent tandis



que d'autres s'épuisent... Bref, les traits de personnalité sont exacerbés par la tension, les sensibilités sont à vif et il suffit parfois d'une seule goutte – sans mauvais jeu de mots... – pour faire déborder la coupe ! Or dans une ville de plusieurs millions d'habitants, les individus qui décompensent sont légion : dès que tombent les premières inhibitions, tout devient possible, aussi pourquoi se priverait-on ?

Mais il y a bien sûr les plans d'intervention pluridisciplinaires qui, tout théoriques qu'ils soient, doivent être mis en application. Les autorités, policiers, politiciens et bénévoles de tout acabit, s'activent ; certains sur le terrain, d'autres dans les hautes sphères du pouvoir afin de tirer avec avantage leur épingle du jeu car, la catastrophe passée, il ne fait aucun doute que sur l'échiquier politique des manœuvres sont à prévoir : on s'y disputera les promotions alors que des têtes tomberont. Morale de cette histoire : mieux vaut se trouver ailleurs quand le civisme fout le camp !

Le livre de Gérard Delteil est divertissant, on y suit avec intérêt le déroulement d'une catastrophe. Mais au-delà de l'anecdote, on peut y voir un portrait peu flatteur de l'âme humaine... Paris fut inondé par une crue de la Seine en

1910 et la Ville lumière pourrait revivre d'ici peu cette crue que l'on dit centennale. Selon le site Internet de la mairie de Paris, « [s]i les mêmes conditions climatiques devaient se reproduire, aucun aménagement technique ne pourrait l'endiguer ».

Sylvie Trottier

**Marc Vaillancourt
UN TRAVELO
NOMMÉ DAISY**

**Triptyque, Montréal, 2004,
185 p. ; 20 \$**

Il faudra choisir : consulter les dictionnaires à chaque ligne et renoncer à la superbe effervescence d'un auteur moqueur ou s'abandonner aux débordements généreux du rythme en préférant, deux fois par ligne, la stroboscopie à la précision. J'avoue avoir préféré le délire à la vérification cartésienne et ne pas le regretter. Un jour ou l'autre, mais je n'en ferai pas le serment, j'enrichirai mon vocabulaire en cherchant dans les dictionnaires français, latins, grecs ou sanskrits les centaines de mots que m'a servis Marc Vaillancourt et qui (peut-être) existent. Jusqu'à ce moment incertain, me comble un délire que ne saurait imaginer la jeune génération, mais que les maîtres qui nous enseignaient (?) le latin, le grec et les secrets de

l'érosion linguistique (y compris la rotatisation du sigma médiant de groupe triconsonnantique) nous ont au moins fait soupçonner. Je souhaite aux plus jeunes, mais aussi aux cancre de mon âge de perdre pied sous l'œil narquois de Marc Vaillancourt.

L'auteur serait déçu, du moins je l'espère, que son lecteur se conduise en pion. Il écrirait aussitôt un autre bouquin plus truffé encore de sentences latines et grecques. Je ne sais s'il irait plus loin encore dans ses assauts presque grossiers contre les prix remis par la femme du mari du Gouverneur général ou s'il déshabillerait avec plus de désinvolture encore les personnages équivoques que faisaient naître autrefois tantôt l'hypocrisie tantôt une certaine tolérance.

Immense culture que celle-là, déferlement qui révèle une santé à toute épreuve, façon terriblement efficace de montrer à quel rythme l'ignorance peut progresser à la manière d'une coupe à blanc. Un regret en forme de question : pourquoi ne conserver du grec que ses majuscules ?

Laurent Laplante

**Michel X Côté
TAMBOUR DE PEAU
Trois-Pistoles,
Trois-Pistoles, 2004,
64 p. ; 14,95 \$**

Le poète abitibien publie son deuxième recueil aux éditions Trois-Pistoles, après nous avoir étonnés avec *Des preuves de prédation* (Trois-Pistoles, 2002). Ici, aucune chance n'est offerte à l'humanité de dépasser ses contradictions. Elle apparaît totalement disqualifiée et engouffrée.

Le ton est donné d'entrée de jeu : « [L]a terre sait tout / des malfaisants / elle les voit venir / depuis la nuit des

temps ». Et l'auteur continuera ainsi en désignant une condition humaine pourrie par la perversité, l'absence de remords, de morale, de compassion. Nous étions – comme êtres humains – en droit d'espérer mieux, mais le poète nous signifie que nous sommes malheureusement néantisés par nos sordides aliénations. La connaissance ou la conscience de celles-ci par l'art poétique, entre autres, peut, à la limite, contribuer à sauver l'humanité. Même si l'écrivain a mis un X sur son nom...

Toujours est-il que notre monde apparaît surtout intoxiqué par le malheur, la déchéance, la destruction : « [N]ous faisons plus de morts que la maladie ». Pessimisme ou vision réaliste et acérée de notre chancelant début de siècle ? Aux lecteurs et lectrices d'en juger...

Gilles Côté

**Yves Ravey
PRIS AU PIÈGE
Minuit, Paris, 2005,
108 p. ; 19,95 \$**

Dès que l'on entre dans ce court roman, impossible d'en sortir, on est littéralement piégé, comme son héros. L'écriture sobre et épurée d'Yves Ravey nous fait pénétrer dans le quotidien pétri d'habitudes d'un garçon. Cette vie d'apparence simple, si parfaitement décrite par le jeune narrateur dans ses traits les plus signifiants et singuliers, paraît éternelle comme l'enfance quand on est un gamin. D'ailleurs, le premier dérèglement de cet univers n'en semble d'abord pas un tant il est anecdotique. Il survient le jour où des pseudo-inspecteurs trouvent des capricornes, une sorte d'insectes dévastateurs qui se nourrissent de bois, dans les charpentes de la maison du voisin. Mais

bientôt c'est tout un quartier qui en est infesté... Le garçon, qui voulait remettre en place un flacon volé par son père dans le grenier de ses voisins, se voit soudain prisonnier de cette maison, l'espace de quelques heures seulement, mais suffisamment longtemps pour s'apercevoir que ce n'est pas seulement la demeure du couple vieillissant qui menace de s'écrouler. Le lecteur a tout à comprendre dans les non-dits de ce narrateur trop naïf. Une réalité saturée de violence sourde est révélée par cette voix de la fin de l'enfance, encore informe, qui ne possède pas les mots pour dire ce qu'elle voit du monde désillusionné des adultes. Dans ce qu'elle arrive à en dire, pas une seule ligne n'est de trop. Voilà un heureux exemple d'écriture minimaliste qui ne tombe jamais dans le piège d'un hermétisme facile.

Judy Quinn

Reine-Aimée Côté
LES BRUITS
VLB, Montréal, 2004,
159 p. ; 17,95 \$

Comme les premiers romans en éprouvent souvent le besoin, tant de chemins insistent ici pour se croiser que la destination ultime n'est pas facile à identifier. Je n'oserais pourtant pas interpréter cette surabondance comme l'indice d'une tendance définitive à la dispersion. Si d'autres romans suivent, sans doute seront-ils plus fidèles à un projet mieux ramassé.

Imitant Léa, la mère de Paul, qui ne termine jamais l'histoire des pigeons, le narrateur ouvre des pistes

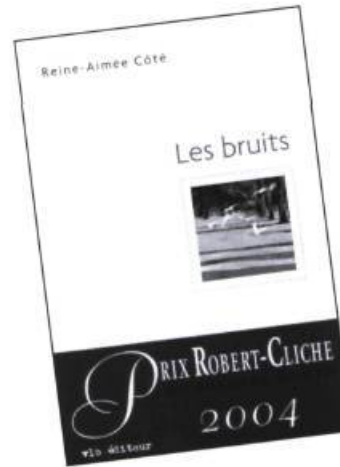
sans les suivre jusqu'au bout. Il évoque plus qu'il ne raconte. On en sait trop peu au sujet de son frère, trop peu au sujet du compagnon de la mère. Il faudra du temps avant de savoir que l'Homme aux épaules de torrent appartient non pas à la police, mais au monde de la psychanalyse. Même son surnom, pour poétique qu'il soit, lui vient d'on ne sait où. On tarde également à nous faire savoir que Cléo, avant de hanter les rêves adultes (?) de Paul, titillait déjà sa puberté.

Autant dire que le roman pêche à la fois par générosité et par ellipse. Beaucoup d'allusions, trop de syncopes. On aurait détesté que l'auteure accumule les détails secondaires et l'on aime qu'elle prête à son public assez d'intuition pour combler les vides, mais peut-être nous a-t-elle surestimés. Un plus petit nombre de lièvres et quelques précisions de plus sur l'un d'entre eux, et le roman aurait quitté le statut d'ébauche dispersée pour suivre une trajectoire stylisée. Je n'ose rien prédire, mais bien des carrières d'écrivains débutent au lendemain du premier roman.

Laurent Laplante

Barbara Gowdy
LES ROMANTIQUES
Trad. de l'anglais
par Dominique Hollier
Actes Sud, Arles, 2004,
415 p. ; 34,95 \$

Toronto : une mère, ancienne reine de beauté superficielle et arrogante, quitte le foyer et disparaît. Alors que le mari désespéré s'installe dans l'attente, Louise, neuf ans,



justesse et sensibilité, de l'amour, débordant et exclusif, de l'attente et des illusions qui la nourrissent, du cercle infernal du manque et de l'image, fugace et toujours forcément plus petite ou plus grande que nature, que l'on se fait d'autrui. « Il me vient à l'esprit que la distance à laquelle je semble le tenir en ce moment est exactement celle qu'il a toujours maintenue entre lui et le reste du monde. Comment faire, autrement, pour préserver l'illusion que les gens que l'on aime sont parfaits ? Ou que l'on peut supporter de les laisser partir ? »

C'est une histoire triste, mais jamais larmoyante, que celle de cette jeune femme qui se tourne vers son rêve éperdu d'amour en y investissant tous ses espoirs. Les amours contrariées de Louise la mèneront cependant à reconnaître que l'être énigmatique sur lequel elle a projeté toutes ses attentes n'est pas celui dont elle a rêvé. Car la vie et les êtres sont souvent insaisissables.

Sylvie Trottier

Victor-Lévy Beaulieu
LE PAYS DE MON PÈRE
ŒUVRES COMPLÈTES, T. 41
Trois-Pistoles,
Trois-Pistoles, 2004,
81 p. ; 24,95 \$

Ce récit nous amène littéralement au pays de la mémoire tant individuelle que collective. Abel Beaulieu accompagne son vieux père défaillant, victime de la maladie d'Alzheimer, dans les confins de la grande souvenance qui fait autant appel à la réalité qu'à la fantasmagorie. Il va ainsi l'aider à revoir sa vie, son parcours, afin qu'il finisse dignement ses jours, qu'il ne soit pas bêtement dévoré par la maladie.

filie unique, ne la regrette pas : en quête d'une mère, elle l'a en quelque sorte toujours été. Puis madame Carver, une veuve perspicace et généreuse, est engagée et prend la maisonnée en main : mère substitut ? Pas vraiment, car Louise, qui s'est entichée d'une nouvelle voisine, madame Richter, rêve d'être adoptée par cette famille allemande. Au fil du temps, Louise et Abel, le fils adoptif des Richter, deviennent amis, puis amoureux. Le monde de l'enfance décrit par Barbara Gowdy nous est plus ou moins familier : la curiosité, les connivences, l'amitié, l'exclusion, la trahison, les cruautés et le rêve accompagnent la fillette jusqu'à l'adolescence car, comme le font tous les enfants, Louise se raconte des histoires...

Le véritable intérêt du roman de Barbara Gowdy tient aux thèmes, traités avec

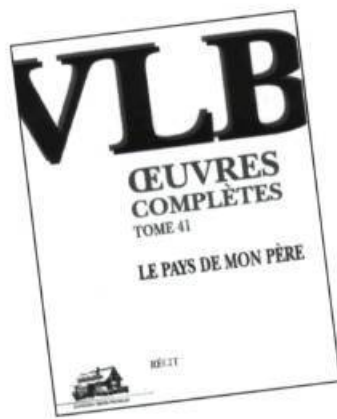
De fait, pour le pauvre père d'Abel, les photographies épinglées sur les murs de son appartement deviennent quasiment des créatures vivantes, maléfiques, qui désintègrent ce qui, en lui, n'est pas disloqué. Abel va tenter de comprendre le sens de ces « photos » afin de dissoudre leur aura diabolique. C'est une généalogie de la famille Beauchemin qui nous sera offerte : toutes les caractéristiques plus ou moins tragi-comiques de cette étrange famille sont dévoilées par le regard d'Abel. Ces photographies semblent habitées, hantées par des moments de vie qui ne sont pas toujours édifiants. Elles pourraient même faire peur... ou déranger par leur étrangeté. Et les réflexions du père d'Abel sur le sens de la vie et de la mort ne nous rassurent pas non plus...

Victor-Lévy Beaulieu nous présente un très beau texte vivant et coloré, agrémenté d'anciennes photographies du vieux Trois-Pistoles. La parole y est incarnée sans abstraction inutile comme c'est le cas, d'ailleurs, dans toute son œuvre.

Gilles Côté

Ivan Bielinski (Ivy)
LES CORPS
CARILLONNENT
Le Noroît, Montréal, 2005,
53 p. ; 14,95 \$

« Tout en moi carillonne », dira quelque part dans son premier livre Ivan Bielinski. Mais n'allez pas croire trop vite à la fête : c'est plutôt à une lente conquête de ses propres harmoniques que nous convie le poète, d'abord connu en chanson sous le nom d'Ivy. Si les espoirs les plus fous s'esquissent parfois dans ces vers, ce n'est jamais sans des notes plus basses,



enterrement et naissance semblant s'entrecroiser pour que s'épanouisse la présence au monde.

« Convoqués au dernier étage d'un building / pour une séance d'information / nous suivons notre hôtesse jusqu'à la fenêtre // l'un après l'autre / nous nous y jetons / tête première. » Dans ce poème initial, on nous laisse entendre que tout ne tourne pas rond chez les terriens et le recueil entier témoignera d'une difficile accession à soi, entre une campagne grouillante de significations et une ville qui ne fera pas de quartiers, où, parmi les crimes quotidiens, « la rumeur court / que je trouverai l'amour / au milieu des balles et des corps / perdus ».

À travers une expression précise et mesurée, Ivan Bielinski trace les contours de sa solitude sur un fond de

désastres, alliant de belle façon les confidences et des ouvertures plus oniriques. En sa compagnie, on peut ainsi se demander « combien de bouches ont dicté ce manuscrit / en suspension / au dessus de la rue ? », dans une avancée musicale qui veille à ne jamais laisser la parole se désincarner.

« Sur la petite vitre / les spores libérés [sic] par la mort de l'amanite / dessinent une forme blanche // on dirait un ange. » Dans cette conclusion se lit toute la subtilité de ces poèmes, où l'image est rendue aussi nécessaire qu'inédite. Épreuve des mots, épreuve de soi, *Les corps carillonnent* mérite amplement le détour.

Thierry Bissonnette

Hitonari Tsuji
EN ATTENDANT
LE SOLEIL
Trad. du japonais
par Corinne Atlan
Belfond, Paris, 2004,
366 p. ; 34,95 \$

Dans un plaine du Hokkaido, le grand réalisateur Hajime Inoue attend un soleil particulier du couchant pour tourner une scène cruciale de son tout dernier film sur la Deuxième Guerre mondiale et l'invasion de la Chine par les Japonais. Mais, jour après jour, les acteurs, les quelque 1000 figurants et toute l'équipe de production attendent en vain... Car ce soleil rouge n'existe que dans le souvenir du vieil homme qui, de plus en plus perturbé, confond le doux visage de son assistante Tomoko avec celui de la jeune actrice chinoise Fei-fan dont il était tombé amoureux pendant le tournage d'un documentaire commandé par l'armée nippone lors de la prise de Nankin. Tomoko, elle, attend le réveil ou la mort de Jiro,

tiré à bout portant par un *yakuza* alors que, tout doucement, Shiro, le frère de cet homme plein de contradictions qui navigue entre la vie et la mort, devient amoureux d'elle à son tour. Fujisawa, le Japonais blanc né d'une infirmière de l'empire du Soleil levant et d'un pilote américain prisonnier de guerre, s'acharne, quant à lui, à remettre la main sur le fameux cartable noir qu'il avait confié à Jiro autrefois, tandis que, dans l'esprit comateux du jeune vaurien, le passé, le présent et l'avenir de tous les protagonistes s'em mêlent...

Dans ce roman fascinant, tous attendent que la vie, le destin, l'amour ou la mort leur donne une nouvelle chance de comprendre, de réparer ou de se délivrer de la douleur, d'appréhender l'éternité. Philosophique, humaniste, le roman d'Hitonari Tsuji, figure dominante de la vie littéraire et culturelle japonaise – aussi poète, chanteur de rock, cinéaste et photographe, récipiendaire du prix littéraire le plus prestigieux du Japon pour *La lumière du détroit* et du Femina pour *Le Bouddha blanc* – captive dès les premières lignes. Et, en refermant *En attendant le soleil*, on n'a qu'une seule envie : le recommencer !

Linda Amyot

Marie Raspberry
BAISÉE
Lanctôt, Outremont, 2004,
290 p. ; 18,95 \$

Un anagramme de Mistral (Milrats) trompe un avatar de Marie-Françoise Taggart (Marie Raspberry) avec une femme mature qui formera avec les deux premiers un triangle amoureux. Rejetée par les jeunes amants, elle se suicidera à l'aide de valiums.

Voilà pour l'histoire qui, à quelques variations près, correspond au *Valium* de Christian Mistral.

Que les deux auteurs aient vécu ou non cette histoire, c'est une question dans laquelle un critique ne doit pas s'aventurer. Un fait reste cependant : la même histoire a fait l'objet de deux romans en moins de cinq ans et les noms sont à peine masqués dans le second : Fantasio pour Fantasio, Miklos pour Miklodus, Marie Raspberry pour... la même chose. Mistral, qui n'avait pas lu le livre au moment où je l'interrogeais, déclarait à ce propos : « Marie Raspberry est mon personnage et il n'écrira des romans que si j'en décide ainsi ».

Bien écrit, le roman ne pourra que rester dans l'ombre de *Valium*. Marie-Françoise Taggart en est directement responsable. Primo, parce qu'elle a choisi cette histoire en particulier. Secundo, parce qu'elle a sciemment repris les noms de *Valium* sans rien approfondir, sans rien apporter que son point de vue déliquescant. Son style baroque se démarque par sa diversité lexicale, ses figures de style et ses pléonasmes : « [...] ma meublante devanture et ses globes protubérants ». Par contre, elle sait tramer une intrigue. D'un point de vue purement structuraliste, son roman est plus efficace que celui de Christian Mistral.

Ils se comparaient à Henry Miller et Anaïs Nin, mais aujourd'hui, je ne peux m'empêcher de reconnaître en eux respectivement Alfred de

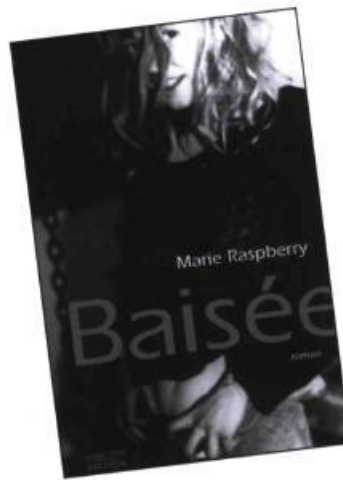
Musset et George Sand. Peu après une relation tumultueuse avec l'auteur de *La mare au diable*, Musset écrivait l'excellente *Confession d'un enfant du siècle*. Quelques années plus tard, George Sand faisait paraître *Elle et lui*, ouvrage fadasse qui reprenait ses amours avec le poète.

Julien Brault

Katerine Caron
VOUS DEVEZ
ÊTRE HEUREUSE
Boréal, Montréal, 2004,
291 p. ; 22,95 \$

On ne saurait reprocher à l'auteure le lent cheminement de son récit, car là réside l'ironie de la question : le fait que la vie coule sans drame majeur et que les ingrédients prévisibles du bien-être se présentent aux heures dites, cela procure-t-il le bonheur ? Les (petites) explosions d'impatience ou de colère, il faut presque toutes les chercher dans les temps écoulés, car l'aujourd'hui s'articule autour d'un mari aux absences inévitables et aux retours agréables, d'un petit Nicolas curieux et caressant, d'un décor, meubles compris, imprégné de paix et de bon goût. Si le bonheur se confond avec le paisible va-et-vient des jours, oui, l'héroïne devrait être heureuse. Pourtant, quelque chose cloche, qui n'est peut-être pas quelque chose, mais une inerte placidité de l'existence, comme si la vie ne voulait pas en demander trop à certaines âmes.

La tentation se présente pourtant d'aller voir si le



teure aurait pu raconter plus nerveusement une existence qui, justement, place en parallèle et en contraste les composantes du bonheur et l'absence de vibrations. « Le vase où meurt cette verveine, disait Sully Prud'homme, d'un coup d'éventail fut fêlé / Le coup dut l'effleurer à peine / Aucun bruit ne l'a révélé. » Le roman ressemble à ce poème : c'est beau, terriblement plausible, sobrement insatisfaisant.

Laurent Laplante

Hélène Vachon
SINGULIERS
VOYAGEURS
Québec Amérique,
Montréal, 2004,
234 p. ; 19,95 \$

Un train bondé. Ce matin-là, quatre passagers n'auront d'autre choix que de prendre place dans le wagon nuptial, un compartiment rose au décor kitch aménagé pour deux personnes. La fonction de cet espace potentiellement porteur d'une forte connotation se limitera finalement à créer la promiscuité nécessaire à l'action du roman : obliger les deux femmes et les deux hommes, étrangers les uns aux autres, à sortir de leur quant-à-soi. L'action repose en effet sur les mouvements de rapprochement et de recul des personnages au cours des vingt-quatre heures que dure le voyage. Au gré des échanges chargés de sous-entendus, d'interprétations hâtives qui sèment la confusion, de gestes provocateurs mais aussi d'alliances intermittentes, chacun cherche à cerner l'autre derrière les apparences, voire à percer son secret. Ce faisant, il déchire bien malgré lui un coin du voile qui protège son identité. Malgré tout, dans les circonstances, ce petit échantillon d'humanité apparaît plus disposé à sympathiser

changement apporte davantage ou autre chose. Il suffit que paraisse, sous un prétexte futile, un séduisant musicien pour que ce qui semblait protégé par l'habitude et une affection appriivoisée se fendille de romantique façon. Mais, là encore, la vie revient vite à son cours un peu somnolent.

Je ne sais comment l'au-

qu'à s'ignorer. De sorte qu'à l'issue du voyage, un geste de solidarité laisse croire qu'une certaine transformation s'est opérée chez les personnages.

En dépit de cette ouverture, l'ambiguïté persiste, le contour des personnages reste flou, de même que leur motivation respective. L'action romanesque en souffre et l'histoire n'arrive pas à prendre forme. Ce qui n'empêche pas une représentation réussie des comportements révélateurs du caractère des personnages, habile qu'est la romancière à imaginer des situations déroutantes. L'importance et la vivacité des dialogues ne sont pas non plus étrangères à la justesse de cette représentation. En cela, *Singuliers voyageurs* se rapproche du texte dramatique. Quant aux passages narrés, si l'on oublie quelques tournures et images douteuses (« Elisabeth haussa des sourcils vertigineux » ou « [...] les journaux gisaient sous les banquettes, comme des combattants morts au champ d'honneur »), ils plaisent par le style, résultat d'un équilibre entre élégance et naturel.

Pierrette Boivin

Raphaël Majan
CHEZ L'OTO-RHINO
P.O.L., Paris, 2004,
197 p. ; 23,95 \$

Amusant ! cette histoire de commissaire qui fonctionne, en quelque sorte, en circuit fermé : il commet lui-même les assassinats, et se charge en même temps de trouver un coupable. Dans les deux cas, ce sont des personnes dont il veut se débarrasser : il fait donc d'une pierre deux coups.

Pas égoïstement, cependant : c'est un service qu'il rend à la société. Ses victimes ne sont pas tout à fait innocentes. Ainsi, le premier assassiné est l'amant de la

femme de son subordonné ; a-t-on idée de venir ainsi briser un ménage ? Quant à l'oto-rhino, qui héritera des accusations, son tarif est déraisonnable, et il a fait mal au commissaire en lui examinant les oreilles.

Et puis, il y a des raisons plus profondes : est-ce que ça fait du bien à la société de voir trop de crimes impunis ? « Et ne condamner personne pour un assassinat, ça ne s'appelle pas une erreur de procédure ? », note le commissaire dans ses carnets. Qu'on coffre des gens – coupables ou non – de temps en temps ne peut qu'avoir un effet dissuasif sur les criminels en puissance.

Sans compter que ça nourrit les statistiques de la police.

C'est la deuxième « contre-enquête » du commissaire Wallance, alias Liberty, la première ayant paru en 2004 aussi, sous le titre *L'apprentissage*. Il est évident qu'un tel roman n'a aucune prétention morale – ni subversive d'ailleurs –, mais au bout de 200 pages, il est difficile de ne pas être troublé par cette manière désinvolte de raconter les aventures d'un commissaire qui est au fond à la fois criminel et prévaricateur, même si ce ton badin, au départ, n'est pas sans attrait.

Quant à l'auteur, il fait preuve d'un style accompli, quoique sa manie d'utiliser la virgule au lieu du point-virgule, comme le soussigné le fera à l'instant, peut laisser perplexe, c'est son privilège toutefois, attendu que le reste ne prête pas flanc à la critique et que cette particularité confère à l'ensemble une prosodie qui s'apparente au style oral, ce qui convient bien au genre.

Les amateurs de polars légèrement iconoclastes ne seront pas déçus.

François Lavallée

Vivez « l'été Mallaig » et vous pourriez gagner un voyage captivant dans l'Écosse médiévale !

Participez au concours
« L'été Mallaig » et vous
pourriez gagner un
voyage pour deux
personnes en Écosse en
compagnie de l'auteur.

Dans chaque exemplaire
de *L'Hermine de Mallaig*
et dans chacun des
coffrets de la trilogie de
Diane Lacombe, vous
trouverez un bulletin de
participation à compléter
et à renvoyer par la poste
chez VLB éditeur.

Bonne chance !

Visitez le site
« Mallaig imaginaire » :

www.edvlb.com/DianeLacombe/



Diane Lacombe

vlb éditeur
www.edvlb.com

Matthew Pearl
LE CERCLE DE DANTE

Trad. de l'américain
par Viviane Mikhalkov
Robert Laffont, Paris, 2004,
407 p. ; 29,95 \$

Roman magnifiquement construit et nourri d'une vaste érudition. On s'étonne qu'il soit l'œuvre d'un auteur de vingt-six ans qui, de surcroît, en était à son premier livre.

À elle seule, l'idée de s'inspirer de *La divine comédie* pour déterminer les châtiements à infliger à des notables indignes ouvrait une piste originale. En s'orientant vers la relecture d'une œuvre célèbre et pourtant inconnue, Matthew Pearl s'imposait toutefois une obligation : celle d'inventer des meurtriers qui sachent quelque chose de Dante. Il surmonte la difficulté en ressuscitant le groupe de travail créé à Cambridge par Longfellow en 1865 et voué à la traduction de *La divine comédie*. L'opposition entre les intellectuels mobilisés par ce projet et le conservatisme de Harvard, sans faire de Dante une figure populaire, faisait de l'auteur italien un objet de litige et presque un nom familier. Pearl ne pouvait cependant pas pousser trop loin dans cette veine, car les membres de ce cercle, Longfellow en particulier, possèdent des biographies bien établies et ne pouvaient guère faire partie des suspects. On voit mal l'auteur d'*Évangéline* infliger à des célébrités bostoniennes les sévices que Dante propose dans les plus cruels cercles de son Enfer ! Pearl s'enfermait ainsi, audacieusement, dans une impasse : ceux qui connaissent Dante ne peuvent tuer, mais

les meurtres reproduisent minutieusement les vues de Dante...

La réussite n'en est que plus impressionnante. Le personnage de Longfellow en particulier a fait l'objet de vérifications minutieuses. Poète, polyglotte, l'homme respecté de tous contribue à briser l'énigme sans renoncer à ses bonnes manières. Portrait qui, à lui seul, a dû coûter bien des heures de consultations. Décor également précis et minutieusement reconstitué, Boston-la-puritaine est contrainte de confesser plusieurs des travers qui la caractérisaient au milieu du dix-neuvième siècle, depuis la brutale corruption de la police jusqu'à la propension de l'auguste Harvard à l'intimidation des maisons d'édition. Ces bénéfiques historiques et littéraires s'ajoutent à une intrigue complexe, mais bien menée.

Laurent Laplante

Henning Mankell
**L'HOMME
QUI SOURIAIT**
Trad. du suédois
par Anna Gibson
Seuil, Paris, 2005,
361 p. ; 29,95 \$

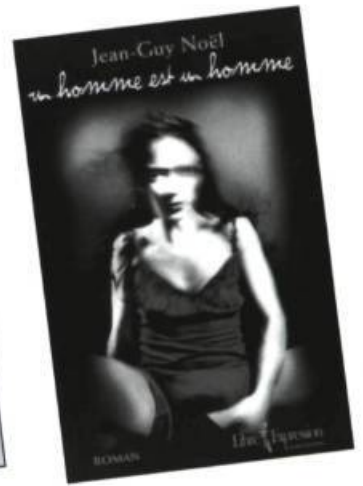
Seul sur les plages interminables de l'île danoise de Jylland qu'il arpente jour après jour depuis qu'il est en arrêt de travail, Kurt Wallander, en proie à une profonde dépression, a finalement pris sa décision : il donnera sa démission dès son retour à Ystad. Et ce, en dépit de la pressante demande que lui a faite un ami, Sten Torstensson, qui est convaincu que la mort de son père n'est pas accidentelle. Mais cette décision, Wallander l'ajour-



nera à l'instant même où il apprendra par le quotidien local que cet ami qui lui avait rendu visite dans sa retraite a été assassiné. Maître Sten Torstensson n'aura survécu au décès de son père, lui-même avocat, que quelques semaines.

Les admirateurs du sympathique enquêteur ne seront pas déçus : une fois de plus Kurt Wallander s'engage à fond dans une enquête où il traque un homme dont la puissance n'a d'égale que sa fabuleuse fortune et le solide respect que son statut impose. Par chance, une heureuse intuition mettra l'enquêteur sur la bonne piste : « L'idée venait de le frapper pour la première fois : les avocats étaient des gens qui portaient de nombreux secrets ». Rapidement, la mise en scène de l'accident de voiture du père de Sten Torstensson sera dévoilée et il faudra beaucoup de doigté et de discrétion à la brigade criminelle d'Ystad pour mettre au jour un trafic sordide et procéder finalement à l'arrestation d'un dangereux criminel.

Bien que *L'homme qui souriait* soit en fait la quatrième enquête de Wallander, la traduction française en aura fait la dernière. En effet, il s'agit du dernier livre mettant en vedette le célèbre détective. Les prochains romans de Henning Mankell seront



désormais consacrés à Linda Wallander qui, on le sait depuis un moment déjà, joindra les rangs de la police pour notre plus grand plaisir.

Sylvie Trottier

Jean-Guy Noël
**UN HOMME
EST UN HOMME**
Libre Expression,
Outremont, 2004,
299 p. ; 24,95 \$

Ceux qui n'ont pas fermé l'œil de la nuit pour terminer la lecture de *Merci de ne pas m'avoir tuée*, le précédent roman de Jean-Guy Noël paru en 2003, savent que cet auteur ne fait pas dans la dentelle.

Cette fois encore, le meurtre sert de révélateur aux divers personnages qui, tour à tour, narrent leur version des faits. Voici donc racontée avec un élégant cynisme la sordide histoire de Samir, un réfugié politique dont le sang a coulé pour de nobles causes. Il fera couler celui de Karine, étoile filante de la danse égarée dans les horreurs de la rue.

Croisements de synchronicités mêlant oiseaux et âmes désincarnées, cet étrange roman rappelle que, même lorsqu'on meurt comme un chien, on meurt sept fois plus lentement que la bête, sept fois trop lentement.

Suzanne Desjardins

Catherine Locandro
CLARA LA NUIT
 Gallimard, Paris, 2004,
 163 p. ; 26,50 \$

Ce sympathique petit roman ne renouvellera pas le genre. Depuis longtemps, la littérature s'intéresse aux états d'âme des prostituées et leur offre l'occasion d'expliquer tantôt leur entrée dans la carrière tantôt les difficultés du départ à la retraite. *Clara la nuit* étale plus de clichés que de nouveaux aperçus.

L'idée d'un cloisonnement étanche entre les deux horaires de Clara n'a elle-même rien d'inédit. On croirait d'ailleurs davantage à cette possibilité si Clara elle-même respectait scrupuleusement ses règles de conduite. Or, à peine a-t-elle affirmé l'étanchéité de la frontière entre ses deux mondes qu'elle s'accorde des dérogations. Le passage du temps est également réduit à bien peu de choses. Vingt ans séparent, nous dit-on, les premiers ébats d'une apprentie qui emprunte des jarretelles trop petites à une tapineuse plus expérimentée et les jours de terreur que subit Clara quand surgit un souteneur pourtant prévisible. Le raccourci dérouté.

Les meilleures pages racontent la courte et étrange relation entre Clara et l'un de ses clients, peintre de son état. L'auteure tenait là un filon qu'elle exploite trop peu. L'amitié plus stable de Clara avec Louisa et Tony qui la laissent racoler dans leur café est davantage mise en lumière. On saisit d'emblée que le couple constitue pour Clara un havre de paix relative.

Le récit aurait-il dû miser davantage, analyser plus lour-

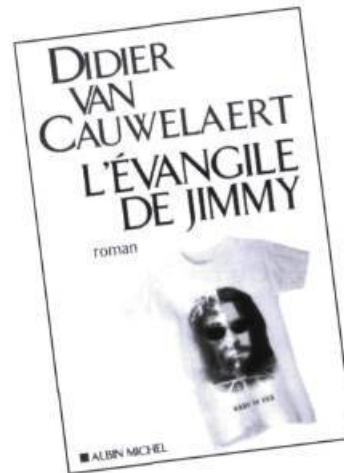
dement la relation de Clara avec son père, expliquer chez elle le besoin de lectures quotidiennes ? Probablement pas. La biographie appartient, en effet, à un univers auquel la vie refuse le loisir des questionnements. Survivre seule et sans détente aucune là où les fauves eux-mêmes risquent la mort n'incite pas aux remises en question. Cela, on le comprend. Il n'en demeure pas moins que *Clara la nuit* ne nous explique pas comment ni pourquoi Clara le jour s'interdisait toute soupe. « Mes journées étaient le négatif de mes nuits. Pas d'alcool, pas de sexe, pas d'hommes. [...] Ce contraste me semblait nécessaire à ma survie physique et mentale. » Mais Clara a-t-elle survécu ?

Laurent Laplante

Michel Tremblay
LE CAHIER ROUGE
 Leméac, Montréal/
 Actes Sud, Arles, 2004,
 332 p. ; 29,95 \$

La confession de l'enfant du milieu du siècle amorcée par Michel Tremblay dans *Le cahier noir*, paru en 2003, se poursuit : cette fois, Céline Poulin, ex-waitress au Sélect et désormais hôtesse au non moins sélect « Boudwar » de Fine Dumas, nous en met plein la vue avec le récit d'une folle journée à La Ronde de l'Expo.

La petite troupe du Boudoir, ce bordel déguisé en bar, est invitée à mettre la besogne de côté pour célébrer l'anniversaire de la patronne. Pour passer le cap de la soixantaine, Fine Dumas propose rien de moins qu'une visite à l'Expo qui n'était, jusqu'à ce jour pour elles toutes,



dépeint l'univers des travestis avec une verve mordante ! Grotesques, pathétiques, les petits et grands drames des « dames » du Boudoir ne laissent pas indifférent. Quant à Fine Dumas, elle impressionne avec son formidable sens des affaires et sa poigne de fer. « C'était la première fois que je voyais Madame si près de la vraie violence et j'étais sidérée. [...] C'était la propriétaire d'un cheptel de guidounes qui parlait business, ce n'était plus la mère inquiète pour son enfant égaré. »

Sous la plume de Céline Poulin, la sûreté des dialogues, la puissance des personnages, la saveur du langage rappellent les meilleurs passages des chroniques du Plateau. C'est avec un plaisir renouvelé que l'on retrouve la galerie de personnages excessifs et imposants de Tremblay.

Vivement un troisième cahier !

Sylvie Trottier

Didier van Cauwelaert
L'ÉVANGILE DE JIMMY
 Albin Michel, Paris, 2004,
 421 p. ; 24,95 \$

Le Christ a été cloné. Imaginez un peu ! En plus par les Américains. Vous voyez le tableau... Formidable imaginaire de Didier van Cauwelaert, Goncourt 1994. *L'évangile de Jimmy*, c'est une aventure scientifico-politico-mystique de haute volée, un pur délice littéraire nourri des dernières recherches sur le clonage et de questionnements théologiques inattendus, le tout rendu avec un humour sarcastique frisant le sacrilège. Une jubilation.

Comme dira Jimmy, « [c]e n'est pas le Verbe qui s'est fait chair, c'est la science qui m'a fait clone ». Jimmy est le fils du linge, on parle bien entendu du Linceul de Turin,

qu'une occasion providentielle de faire une petite fortune en dégarnissant les portefeuilles des touristes en quête de plaisirs particuliers. C'est toute une expédition qui s'amorce dans le minibus de monsieur Jodoin lorsque les « dames » du Boudoir y montent, attifées ce jour-là de déguisements truculents !

Au faite de sa forme, avec tout le talent qu'on lui connaît, Michel Tremblay

soit dit en passant pour les incultes : le cinquième évangile. Bon, faut reconnaître que c'est difficilement croyable pour un gars du fin fond du Connecticut, réparateur de piscines, de se faire annoncer par la CIA et la Maison Blanche qu'il est le clone d'un Illustre. L'auteur nous sert les évidences sur un plateau d'argent et oppose aux réserves casuistiques des évidences du style : s'Il a dit : « Prenez et buvez », pourquoi pas « prélevez et clonez » ? On pourrait croire que Didier van Cauwelaert fait triompher la science sur la religion, mais c'est sans tenir compte du Verbe haut de l'auteur qui écrit tout en paraboles... jusqu'à certaines vérités décidément toujours bonnes à dire : que la source de la vraie foi se niche dans le doute, par exemple. La foi, c'est s'interroger, c'est une conséquence, un élan du cœur ! C'est l'inquiétude et non le dogme qui fait la croyance. Le Dieu nouveau est revenu sur Terre pour démontrer que c'est notre humanité qui importe, elle seule nous relie au divin. On ne naît pas Fils de Dieu, on le devient.

La révélation offerte par Jimmy ? L'Homme doit achever sa création en se délivrant de la peur de la mort et de la prison de la matière. La recette consiste à croire en nos pouvoirs, donc à croire en nous. Ce n'est pas de la foi, mais de l'autosuggestion.

À bon entendeur....

Sandra Friedrich

Daniel Rondeau
DANS LA MARCHÉ
DU TEMPS

Grasset, Paris, 2004,
994 p. ; 39,95 \$

« Il y a longtemps que je tourne ma langue dans ma bouche pour être prêt au jour

de votre arrivée, et depuis quelques mois déjà me récite fidèlement les chapitres de ma vie, tel un vieil éléphant qui se raconte ses existences antérieures. Je me suis donc remémoré, non sans efforts, toutes les années que je n'ai pas vues se dissoudre en mois, en jours, en heures, en secondes, à l'époque où je n'entendais pas encore grincer comme aujourd'hui la roue de fer du temps qui passe, ce sinistre cliquetis qui me tient éveillé presque chaque nuit. » Voilà ce que dit Pierre Perrignon, en guise de préliminaire, à son fils Augustin lorsqu'il le rencontre pour la première fois dans le sud de la Corse.

C'est à l'émouvante rencontre d'un vieillard avec son fils dont il ne connaissait que le prénom et qu'un demi-siècle a séparés que nous sommes ici conviés. Deux êtres, deux époques, deux parcours différents mais qui se res-

semblent pourtant, nous sont racontés dans ce roman de facture classique. La puissance évocatrice, cinématographique, de l'écriture de Daniel Rondeau est saisissante ! Son récit, truffé de passages palpitants, nous transporte de la France rurale du début du XX^e siècle aux horreurs de la guerre de 14-18, des errances de la Seconde Guerre mondiale à l'atrocité des camps de concentration. L'auteur y parle beaucoup de politique, du militantisme, de la fausseté et de l'hypocrisie mais aussi de l'intensité de l'amour, de la beauté universelle de la poésie et de la musique.

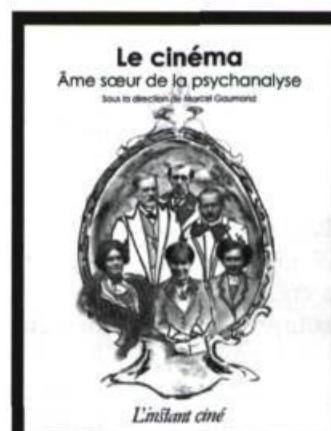
Un énorme pavé de près de 1000 pages, une écriture dense et magnifique et, enfin, l'histoire prenante de retrouvailles : deux vies que l'on découvre en parallèle, avec un intérêt qui va croissant au fil des pages. Pierre et Augustin sont des êtres sim-

ples et sincères qui foncent droit devant, faisant face avec courage aux nombreux écueils qu'ils trouvent sur leur route, deux routes fort différentes, deux époques agitées, deux parcours qui font l'Histoire. *Dans la marche du temps*, c'est le récit d'une succession de séparations, de pertes, comme l'est toute vie. C'est la mémoire qui parle.

Sylvie Trottier

François Désalliers
L'HOMME-CAFÉ
Québec Amérique,
Montréal, 2004,
353 p. ; 24,95 \$

Ce troisième roman de François Désalliers, après *Amour et pince-monseigneur* (1999) et *Des steaks pour les élèves* (2000), raconte une singulière dépossession de soi. Jean-Marie Lalonde, quadragénaire, affiche tous les signes extérieurs de la réussite, de la BMW et de la montre Rolex au complet à 800 \$ et aux chaussures à 400 \$. Distingué conseiller en décoration pour un magasin de meubles haut de gamme, mari et bon père de famille, il est l'incarnation du banlieusard prospère. Pourtant, sa vie bascule le jour où il entre boire un *espresso* au Café Mollo. Une force terrible, étrange, incompréhensible, le pousse à rester sur place ou l'empêche de sortir – le protagoniste lui-même n'a pas le fin mot de ce qui se produit. Les jours, les mois, les années vont passer, tandis que Jean-Marie aura littéralement pris racine dans l'établissement, devenant ainsi aux yeux du monde « l'homme-café », un énergumène hirsute, une bête de foire malgré lui, qui a impassiblement laissé son univers personnel s'effondrer et qui emploie désormais le plus clair de son temps à dessiner son entourage. Ses



Le cinéma
Âme sœur de la psychanalyse
Sous la direction de
MARCEL GAUMOND
Essai
Collection *L'instant ciné*
294 pages ; 34,95 \$
ISBN 2-89502-214-3



Robert Lepage,
l'horizon en images
LUDOVIC FOUQUET
Essai
Collection *L'instant scène*
366 pages ; 34,95 \$
ISBN 2-89502-210-0

L'instant même
NOUVELLES · ROMANS · ESSAIS

dessins feront mouche, car si la claustration inopinée et opiniâtre de Jean-Marie anéantit petit à petit ses relations familiales, amicales et professionnelles, elle a aussi pour effet de révéler, sur fond de torréfaction, un artiste véritable, au sens élevé et désincarné du terme : un créateur génial qui ne trouve pas sa place parmi les vivants. *L'homme-café* reprend, en la compliquant à souhait, l'idée initiale d'une nouvelle, « Le bistrot », publiée dans *XYZ La revue de la nouvelle* (n° 67, automne 2001). François Désalliers y montrait un homme squattant un café et le lien particulier qui se nouait avec une employée par l'intermédiaire d'un arbuste, un philodendron, auquel s'accrochait le héros tel un épiphyte. Dans *L'homme-café*, l'auteur va plus loin : de l'élaboration d'un *caigibi* et d'une hygiène de fortune à une scène (méorable) de partouze nocturne, il dépeint, sans férocité, des êtres impulsifs, opportunistes et voyeurs, mais aussi férus de poésie et d'art.

Patrick Bergeron

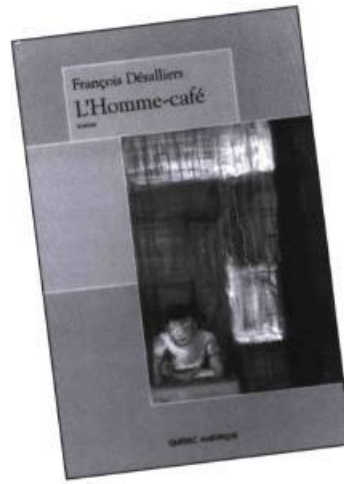
Geneviève Billette
LE PAYS DES GENOUX
Leméac, Montréal/Actes
Sud, Arles, 2004,
44 p. ; 11,95 \$

Diplômée en écriture dramatique de l'École nationale de théâtre du Canada, cuvée 1998, Geneviève Billette fait partie de la nouvelle génération de dramaturges québécois. Son œuvre dramatique, moins connue que celle de Wajdi Mouawad ou d'Évelyne de la Chenelière, est pourtant jouée au Canada, en France et au Mexique. *Le*

pays des genoux, pièce rédigée à l'occasion d'une résidence d'écriture à Limoges au printemps 2001 et produite en France – puis au Québec – à l'hiver 2005, a valu à Geneviève Billette la prime à la création 2001 du Fonds Gratien Gélinas, ainsi que la bourse Louise LaHaye.

Dans cette courte pièce sont mis en scène trois enfants confrontés à l'indifférence et à l'incompréhension des adultes. Timothée et Sammy, neuf ans, ont un rendez-vous secret dans une ruelle, derrière un théâtre. Sachant leur amitié compromise (la maman de l'un s'oppose à cette relation), les deux jeunes garçons ont élaboré un plan de fuite, convaincus de trouver un lieu où les baisers et les caresses ne sont pas comptés. « Il doit y avoir un pays où on peut s'asseoir sur tous les genoux qu'on rencontre [...]. Un pays où les genoux sont comme les places publiques. Et où l'amour ne s'épuise pas. » Or, au moment où Timothée se trouve dans le théâtre pour soulager sa vessie avant le grand départ, l'édifice s'écroule et le retient prisonnier. Sous les décombres, le garçon rencontre Sarah, une jeune chanteuse de sept ans confrontée à la perte de sa voix. Confinés dans le silence, puis la noirceur, Timothée et Sarah devront s'approprier et s'ouvrir l'un à l'autre pour que l'espoir et le salut deviennent possibles.

Fable sur les peurs et les rêves de l'enfance, *Le pays des genoux* propose une intrigue ténue, mais traite avec beaucoup de poésie et de sensibilité de valeurs comme l'amitié, le partage et la solidarité. Geneviève Billette



livre un texte touchant, dans lequel de petits enfants en quête de tendresse sont amenés à réfléchir à des questions profondes qui, à première vue, semblent bien plus grandes qu'eux. Parsemée de répliques qui troublent lorsqu'elles sont mises dans la bouche de gamins (« Il n'y a qu'avec toi que la vie ne fait pas mal »), *Le pays des genoux* est une jolie allégorie, dont jeunes et moins jeunes ont des leçons à tirer.

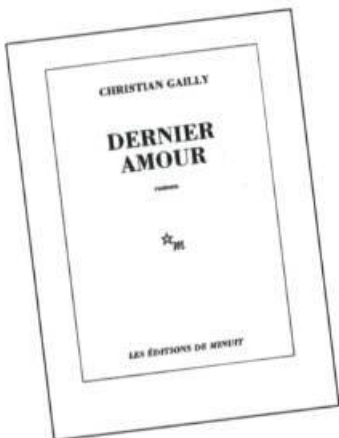
Véronique Pepin

Christian Gailly
DERNIER AMOUR
Minit, Paris, 2004,
121 p. ; 24,95 \$

Paul Cédric est dans la salle où un jeune quatuor s'appête à créer sa dernière œuvre. Il comprend très rapidement que le public, qui s'attend à une alternance de mouvements lents et plus rapides, n'apprécie pas le rythme égal et lent de son quatuor à cordes. Hués, les instrumentistes renoncent à aller jusqu'au bout de l'œuvre. Comment le compositeur se sent-il ? Il ne songe qu'à une chose, remonter le moral des musiciens et leur dire combien il est désolé de les avoir placés dans une telle situation. Leur dire aussi de retourner sur scène pour jouer le Beethoven prévu au programme de façon à en faire ressortir toute la modernité : « Il n'y a pas de peine per-

due », leur dit-il. Et la suite du concert est un triomphe pour la jeune formation musicale.

Cet homme, on le comprend rapidement, n'en a plus que pour quelques jours à vivre. Le moindre geste lui demande un effort que traduit admirablement l'écriture de Christian Gailly, une enfilade de très courtes phrases, souvent nominales, qui suggèrent efficacement l'essoufflement de ce personnage arrivé presque au bout de ses heures. Et parce qu'il sait que l'agonie sera difficile à supporter, il a décidé, on le comprend également, de mettre fin lui-même à ses jours. Sujet d'actualité, ou plutôt à la mode, qui pourrait nous donner envie de laisser tomber le livre ? En effet. Mais quand le lecteur a saisi le projet du personnage, il est déjà happé par la façon toute particulière dont le récit déroule le temps. « Le temps qu'on lui avait promis. Alors. Un peu plus, un peu moins. On verra ça demain. Si je peux encore tenir debout. J'ai bien envie d'en profiter encore. De quoi ? D'aujourd'hui. » C'est-à-dire du confort incroyable du taxi qui le ramène chez lui, des couleurs qui brillent sur la mer, de la beauté de la jeune femme qui s'est baignée devant sa maison, de l'harmonie des objets qui composent le décor dans lequel il vit. D'une heure à



l'autre, il y a toujours quelque chose à apprécier. Le retentissant échec public ne pèse pas lourd dans la balance et ses pensées, toutes occupées par l'instant présent, ne laissent place ni à la rancœur ni au mépris. Il comprend. « Ils ont, se dit-il, détesté ma musique parce qu'elle ne parlait pas d'eux, ne parlant que d'elle-même. Pas même de moi, à vrai dire, que d'elle-même. Elle ne parlait ni d'amour ni de beauté. Ni de la beauté de l'amour. Ni de l'amour de la beauté. »

Dans toute son émouvante simplicité, *Dernier amour* parle de tout cela. Et de la beauté de la vie. Et encore de ceci : l'amour que l'on donne est plus important que celui qu'on reçoit.

Hélène Gaudreau

Kathy Reichs
LES OS TROUBLES
Trad. de l'anglais
par Viviane Mikhalkov
Robert Laffont, Paris,
2004, 368 p. ; 26,95 \$

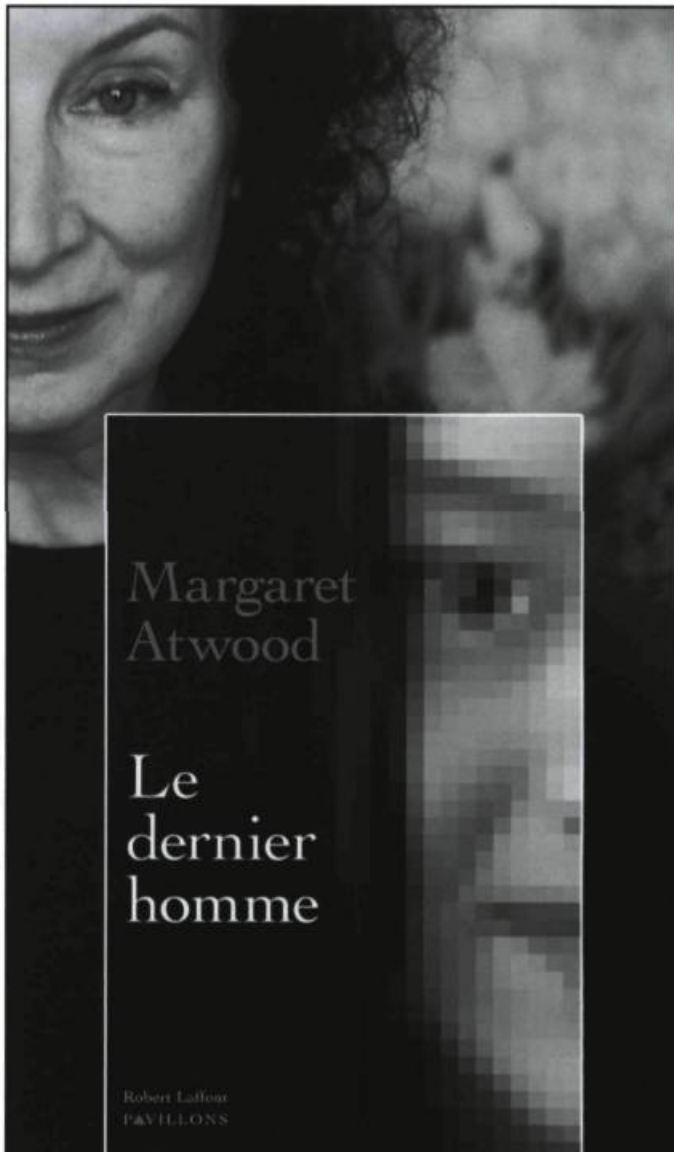
Même si Kathy Reichs triche un peu en laissant son anthropologue vedette quitter fréquemment son laboratoire et rejoindre les enquêteurs sur un terrain qu'ils aiment bien se réserver, nul ne s'en plaindra, car l'intrigue proprement policière y gagne en relief et en imprévu. Si imprudence il y a, elle se situe ailleurs : dans la tentation d'utiliser

les extrêmes raffinements de l'anthropologie judiciaire en lieu et place des questionnements moins pointus ou plus classiques. Quand, par exemple, la spécialiste des os doit mettre à contribution la spécialiste des fleurs, le défi lancé au lecteur de romans policiers change de nature. Le raisonnement ne vise pas à chercher le mobile, le profit, l'enjeu, car ces clés ne jouent plus. Le lecteur devient passif, heureux sans doute d'apprendre ce que certaines anomalies génétiques peuvent changer dans la longueur des os, mais incapable de rivaliser de rigueur avec l'auteur. Kathy Reichs aurait raison de répliquer que l'heure n'est plus aux cellules grises d'Hercule Poirot, mais aux verdicts du microscope ou de la balistique. Ne refusons donc pas une place au soleil à un type d'enquête qui convient admirablement à notre temps et qui, surtout, constitue une réplique adéquate à une criminalité différente.

Kathy Reichs a également raison de pourvoir sa spécialiste Temperance Brennan en émotions et en réflexes banalement quotidiens. Quand Tempe parvient à s'éloigner des cadavres et des ossements, elle établit des relations humaines avec sa fille ou tel ami policier et s'avoue vulnérable à la fatigue, au découragement, à la frustration. La scientifique n'y perd rien, bien au contraire.

En somme, un bon roman policier auquel fait défaut un certain souffle. Le risque majeur demeure cependant celui du dérapage. Autant l'auteur séduisait en révélant les possibilités de l'anthropologie judiciaire, autant elle brouille les perspectives et provoque une certaine confusion quand la laborantine mène des entrevues qui ne sont pas de son ressort.

Laurent Laplante



Entre *Orange mécanique*
et *Le Meilleur des mondes*, un
chef-d'œuvre d'anticipation...

« Margaret Atwood au sommet de son art. L'intelligence du propos saisit, l'humour cynique provoque de noirs sourires et la langue foisonnante donne au livre ses lettres de noblesse. »

Baptiste Liger, Lire

Robert Laffont